



Sara aux Saintes-Maries-de-la-Mer. Métaphore de la présence gitane dans le "monde des Gadjé"

Marc Bordigoni

► To cite this version:

Marc Bordigoni. Sara aux Saintes-Maries-de-la-Mer. Métaphore de la présence gitane dans le "monde des Gadjé". Etudes Tsiganes, 2005, 20, pp.12-34. halshs-00003999

HAL Id: halshs-00003999

<https://shs.hal.science/halshs-00003999>

Submitted on 4 Jul 2005

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sara aux Saintes-Maries-de-la-Mer,

métaphore de la présence gitane dans le “ monde des Gadjé ”

Le pèlerinage des Gitans aux Saintes-Maries-de-la-Mer est devenu, au XX^e siècle, un événement mondialement connu. Chaque année, plus de trente télévisions, des dizaines de reporters-photographes professionnels ou amateurs viennent faire le plein d'images. Sara, “ la sainte patronne des voyageurs et gitans du monde entier ” est le symbole de la présence particulière des Gitans au pèlerinage catholique de Mai. Si sa présence est indéniable et incontestée, son origine, son histoire, sa reconnaissance par l'Église et les autorités, sont l'occasion de multiples débats, de prises de position tranchées ou au contraire de compromis tacites, tout comme la présence des Gitans dans le monde des Gadjé. Mais en cinquante ans, elle est aussi devenue le symbole des différences entre Gitans dans l'affirmation de leur foi chrétienne.

En 1955, la revue *Études tsiganes* consacre son numéro 4 aux Saintes-Maries-de-la-Mer : “ des origines de la tradition des Saintes à nos jours ”. André Delage analyse longuement l'histoire religieuse du lieu, fait part de quelques considérations personnelles à propos des gitans et conclue :

Si nous n'avons pu trouver, en remontant le cours des siècles, quelque document susceptible de mieux nous documenter sur la venue des Gitans au pèlerinage du 25 mai, cela ne saurait nous surprendre, car nous avons cherché, en vain d'ailleurs, à connaître l'origine de la statue de Sara qui se trouve dans la crypte. [Delage, 1956 #265Ê: 29]

Pourtant, il n'hésite pas à laisser penser que depuis les temps les plus reculés, et en tout cas depuis que la présence tsigane est attestée en Europe – le XV^e siècle –, les Gitans “ qui se trouvaient en Provence se mêlèrent, à l'origine, aux pèlerins et que, par la suite, ils prirent l'habitude d'y venir tous les ans, amenant avec eux leurs frères de race rencontrés sur les chemins ” (Delageidem : 18-19). Près de cinquante ans plus tard, que pouvons-nous penser d'une telle affirmation ? Pouvons-nous préciser quand les Tsiganes, Gitans ou Bohémiens ont fait leur apparition aux Saintes-Maries-de-la-Mer ? Quelle place occupe ce pèlerinage particulier dans la vie religieuse et collective des Tsiganes de France dans cette période – les cinquante dernières années – qui ont vu l'expansion du pentecôtisme, sous la houlette de la Mission évangélique tsigane ?

Sara

La question de Sara est emblématique. Pas plus qu'à propos des Gitans nous ne sommes en mesure d'établir l'origine et le statut de Sara aux Saintes-Maries-de-la-Mer. Quelques documents attesteraient d'une dévotion ancienne à une sainte Sarre ou Sara (Delage : 12) mais de manière plus certaine, un historien, ayant dépouillé deux siècles d'archives communales des Saintes-Maries-de-la-Mer, écrit :

"toute notre documentation dans ces deux siècles (XVII-XVIIIe) ne fait jamais mention de Sarah l'Égyptienne, ni *a fortiori* d'une quelconque procession gitane" (Gangneux 1988 : 26).

La procession de Sara à la mer a été instituée en 1935, sous l'impulsion de Folco de Baroncelli. Pour qu'il puisse imaginer cette cérémonie en s'inspirant de la procession à la mer de la barque portant les statues de Marie-Jacobée et Marie-Salomée, il était nécessaire qu'une statue de Sara existât. Mais quand est-elle apparue ? Au XIX^e siècle, et à fortiori avant, nous n'avons connaissance d'aucun document attestant la présence d'une statue de Sara dans la crypte ou ailleurs dans l'église. Il y a bien une "châsse" contenant des ossements humains dans la crypte ; mais ce "lieu non consacré" (Delage : 19) a servi à entreposer des objets de toutes sortes, pierres taillées, ancien autel, ex-voto, etc., avant de faire l'objet de différents réaménagements au fur et à mesure de l'accroissement de la fréquentation. La présence des Gitans dans la crypte a donné lieu à de nombreuses interprétations sur lesquelles nous reviendrons un peu plus loin, mais notre hypothèse est que la présence des Gitans dans la crypte pourrait expliquer la présence d'une statue de Sara et non l'inverse¹.

Une gravure figurant dans l'ouvrage du Chanoine Lamoureux (Lamoureux 1897 : 131) nous montre la crypte à la fin du XIX^e siècle : face à l'autel sur lequel repose la châsse de sainte Sara (voir gravures reproduites) sont installés des chaises ; des personnages, probablement des gitanes et gitans, d'après les vêtements et la présence d'enfants au bras, sont en prière, mais point de statue de Sara. Dans la réédition de son ouvrage en 1908, le chanoine Lamoureux écrit :

Usant du droit très ancien qu'on leur (aux Gitans) a laissé d'occuper, sur le chœur de l'église, la crypte de sainte Sara, leur patronne légendaire, ils sont là accroupis au pied de l'autel, têtes crépues, lèvres ardentes, maniant des chapelets, couvrant de baisers la châsse de leur Sainte, et suant à grosses gouttes au milieu des centaines de cierges qu'ils allument. (Lamoureux 1909 : 229-230).

En 1905, *Le petit Journal* consacre un article à "L'élection de la reine des Bohémiens", illustré d'une gravure en couleurs ; il y est écrit :

"Pendant leur court séjour, ils campent dans leurs voitures, en dehors du village, mais assistent à toutes les cérémonies en se tenant principalement dans la crypte, pressés les uns contre les autres, au milieu d'une atmosphère étouffante, grâce aux centaines de cierges qui brûlent. Sans se lasser, ils passent de longues heures à chanter des psaumes, entourant la châsse de Sara, l'embrassant et lui faisant toucher toutes sortes d'objets, tels que des paniers, des verres, des couteaux, des bouteilles. Ils prennent également part à la procession de la barque et à la bénédiction de la mer. Leur dévotion consiste principalement à faire brûler des cierges, les plus gros qu'ils peuvent choisir, et dont ils emportent les restes comme talismans." (170)

C'est bien autour de la châsse et non d'une statue de Sara que sont réunis les Bohémiens en ce début de XX^e siècle. Pas plus de statue de Sara dans le témoignage du peintre Dumas venu aux Saintes en 1911 (Dumas 1911) – voir le texte de son journal de voyage pp. XXX. En 1927, toujours pas de statue de Sara dans la description pourtant détaillée de la crypte faite par Vaudoyer (Vaudoyer 1927 : 55-56) :

La première fois que je vins ici, Sara logeait encore dans sa vieille châsse. Une châsse enrobée d'une séculaire croûte pieuse. Maintes fois repeinte ; ce qui lui avait donné une patine épaisse, gratinée, assez pareille à celle qui revêt certaines roulottes particulièrement vénérables, cuites et recuites par le soleil, par le vent, par la pluie, par la boue de mille routes, de cent voyages. Comme ils eussent acheté une roulotte neuve, les Bohémiens ont payé dernièrement une châsse neuve à Sara. Ce sont les Bohémiens de Béziers (une plaque le dit) qui se sont cotisés.

Tous les auteurs appelés à témoigner décrivent les statues des Saintes Maries dans leur barque, pourquoi passeraient-ils tous sous silence la description de la statue de Sara s'ils l'avaient eu sous les yeux ? Pourtant elle sera là en 1935, pour aller à la mer, accompagnée par la *Nacion Gardiano* du Marquis de Baroncelli-Javon. Au cours de mes séjours aux Saintes-Maries-de-la-Mer, je n'ai rencontré personne en mesure de se souvenir de quand date la présence de la statue de Sara. Tout aussi étonnante que l'absence de la mémoire locale est la constitution de Sara ; Delage témoigne :

Or, j'ai eu l'occasion de l'examiner en détail.

Une première fois, lors d'un accident qui s'est produit au cours de la procession à la mer, et qui m'a obligé de refaire pendant la nuit toute la partie inférieure de la statue, et, tout dernièrement encore [il écrit en 1955], lors du moulage que j'ai exécuté.

Cette statue en plâtre, et non en bois, ainsi qu'il a été parfois indiqué, n'est cependant pas très ancienne.

Elle a été "constituée", en posant sur un corps que j'appellerai "standard", une tête qui, de toute évidence, n'est pas à l'échelle ni de la même main que celle qui a modelé le corps.

Elle a dû, à mon avis, remplacer une statue de bois beaucoup plus ancienne. Les statues de l'église des Saintes Maries sont, d'ailleurs presque toutes en bois, mais quand, et à quelle occasion ? (Delage 1956 : 29-30)

Tout semble indiquer au contraire qu'il n'y a jamais eu de statue ancienne de Sara. Mais vers les années '30 contre l'église : "de l'autre côté (du côté de la mer) les forains se sont installés. (...) Ils vendent tout ce que l'on vend dans des pèlerinages, et aussi tout ce que l'on vend dans des fêtes : des chapelets et des jouets, des médailles et des bretelles, des chromos pieuses et d'immenses corsets déroulés" (Vaudoyer 1927 : 41-42). Il n'y aurait rien de surprenant que parmi ces marchands (gitans ou non) il y en eut un en mesure de faire don de ces statues de plâtre que certains marchands manouches (parmi d'autres) vendaient dès la fin du XIX^e siècle. Ou plus exactement que de deux morceaux (une tête et un corps d'échelles différentes) quelqu'un eut l'idée de composer une sainte Sara ! toujours est-il qu'elle est là et régulièrement honorée. Tout comme les Gitans sont là sans qu'il soit véritablement possible d'établir une date à propos de leur participation aux pèlerinages des Saintes-Maries-de-la-Mer.

Apparition bohémienne

Sûrement plus intéressante que la question de la présence des premiers Bohémiens aux Saintes-Maries-de-la-Mer, est celle qui se pose en ces termes : à partir de quand et pourquoi les Bohémiens sont-ils devenus *visibles*ⁱⁱ dans ce coin des Bouches-du-Rhône ?

Pour ancien que soit le pèlerinage des Saintes-Maries-de-la-Mer, la présence des Bohémiens n'est attestée qu'à la moitié du XIX^e siècle. La première mention des Bohémiens au pèlerinage des Saintes-Maries-de-la-Mer figure dans un article d'un journaliste de *L'illustration*, J.B. Laurens, en 1852 (Vaux de Foletier 1981 : 81), avec une

illustration de l'auteur. Ce dessin montre effectivement une Bohémienne plaçant son enfant sur les châsses des Saintes Maries, tout comme les autres pèlerins au milieu desquels elle se situe. Elle est entourée d'un homme élégamment habillé ayant lui aussi un enfant dans les bras, de femmes en costumes d'Arles, de prêtres agenouillés.

La présence des Bohémiens est signalée par Mistral dans *Mémoires et récits* [Mistral, 1937 [1929] #12:199]. La date exacte de son passage aux Saintes n'est pas établie de manière certaine ; il signale son intention de venir au pèlerinage dans une lettre de mai 1853 ; dans ses mémoires, il situe son voyage en 1855, mais on sait que ces mémoires ne sont pas une source d'informations véritablement fiables. Quand paraît *Mireille* en 1858, il n'y est pas question de la présence de Bohémiens.

Dans le premier quart du XIX^e, le Préfet des Bouches-du-Rhône écrivant la *Statistique du département des Bouches-du-Rhône* (Villeneuve 1924) ne signale pas la présence des Bohémiens au pèlerinage de Mai :

"La fête patronale est le 25 mai, jour où l'église d'Arles fait l'office de Sainte Marie Jacobée ; on la célèbre maintenant le premier dimanche après le 25 mai. Une grande affluence de peuple s'y rend du Languedoc, du comtat Venaissain et de toute la Provence. La ville n'est pas assez grande pour tant de monde, une partie de la multitude s'établit sous des tentes. On invoque principalement les Saintes Maries pour la rage. La fête dure plusieurs jours, pendant lesquels l'église ne désemplit pas. La cour de Rome a attaché à cette fête des indulgences plénières et temporaires. On raconte sur les lieux un grand nombre de guérisons miraculeuses, qui entretiennent la ferveur des fidèles."

Les Bohémiens n'apparaissent pas comme remarquables aux Saintes-Maries-de-la-Mer pour le représentant de l'État. Dans les autres parties de sa *Statistique* où il aurait pu être question des Bohémiens, ils n'apparaissent pas non plus. C'est le cas quand il évoque les métiers de vanniers ou de cloutiers dont on sait qu'ils correspondent à des activités pratiqués par certains groupes tsiganes :

"Un grand nombre de vanniers ambulans, et qui même n'exercent ce métier que par occasion, parcourent les communes rurales et confectionnent les paniers de toute sorte dont se servent les agriculteurs, pour le transports de leurs denrées. Le nombre de ces derniers ne peut être assigné d'une manière certaine" [op.cit., tome IV : 715]

"Les cloutiers et fabricans de pointes à froid, ainsi que les poêliers, s'occupent uniquement aux objets que leur dénomination indique ; mais leur travail est très irrégulier, il offre des intermittences, et il est d'ailleurs peu considérable ; enfin, les ferrailleurs remanient les vieux fers qu'ils remettent à neuf, et ne laissent pas de former une branche d'industrie assez importante" [op.cit., tome IV : 764].

Villeneuve évoque aussi le droit de glanage particulièrement développé dans le pays d'Arles et la présence aux abords des champs de plusieurs milliers de tentes, abris précaires de personnes parmi lesquelles pouvaient fort aisément se fondre des nomades :

"Glanages et usages analogues.- Dans les pays de grande culture, où l'introduction des glaneurs ne peut porter aucun préjudice à d'autres récoltes pendantes, l'usage du glanage exercé par les pauvres gens est généralement reçu. Ce n'est qu'un acte de simple tolérance du propriétaire, qui ne saurait dégénérer en servitudes. La terre d'Arles est celle où cet usage est le plus exercé. Ce sont toujours des femmes et des enfans, qui commencent ordinairement par prendre l'agrément du propriétaire. Ils s'associent deux par deux et dressent en rase campagne, des tibaneaux, ou petites tentes, sous lesquels ils trouvent un abri la nuit et pendant le mauvais temps. Le nombre de ces tibaneaux est toujours en rapport avec la surface moissonnée. Un suffit pour une étendue de 7 hectares. Il trouve dans cet espace à ramasser moyennement 35 décalitres de grains, dont le tiers revient de droit au fermier." [op.cit., Tome IV : 533] il est précisé : "Sur le territoire d'Arles il aurait 1 268 tibaneaux soit 2 536 glaneurs pour 8 500 hectares de terrains semés"ⁱⁱⁱ.

Dans le département des Bouches-du-Rhône, au cours du premier quart du XIXe siècle plus de 10 % de la population est recensée comme nomade ou en déplacement. Vidal de la Blache remarque le 1^{er} avril 1899 :

"...Beaucoup d'ouvriers ruraux nomades qu'on rencontre sur les routes, dans les gares, que des affiches convoquent sur les places, dans un café d'Arles. On les voit la [illisible] au dos. Plusieurs semblent étrangers, italiens ou espagnols" (Tissier 1989 : 13).

Les familles de Bohémiens ne font l'objet d'aucun repérage particulier – y compris dans les archives de police (Vaux de Foletier 1981) - alors qu'au même moment ils font l'objet d'une surveillance attentive dans le département des Pyrénées-atlantiques.

Les archives paroissiales ne "voient" pas plus de Bohémiens :

"... aux archives paroissiales, aucun acte ne laisse deviner, avant le début du XIXe siècle, une appartenance à la race gitane ; et les premiers qui attirent l'attention sont pour le moins douteux. On enterre en 1805 un "vannier" venu pour la fête du 25 mai. À l'issue du même pèlerinage, un "colporteur, voyageur et illettré" vient faire baptiser son fils nouveau-né. C'est un "voyageur" encore qui en 1816, vient de Nîmes pour donner le baptême à sa petite fille, au pèlerinage de mai, avec pour parrain et marraine des étrangers "également voyageurs et illettrés, de ce fait interpellés". (Colinon 1975 : 56-57).

Carrière (Carrière 1979: 120) indique également qu'il n'en a trouvé aucune mention dans "*le précieux cahier rédigé par le curé Escombard*" qui fut curé des Saintes-Maries-de-la-Mer de 1861 à 1893.

LE REGARD D'UN JOURNAL "PARISIEN"

Ce n'est probablement pas par hasard qu'il faille un auteur "méridional"^{iv} mais écrivant pour une revue "parisienne" pour distinguer des Bohémiens aux Saintes-Maries-de-la-Mer durant le pèlerinage de mai parmi l'ensemble des petites gens, pêcheurs, journaliers qui dorment soit dans l'église même soit sous des tentes. L'intérêt pour ces populations est naissant au XIXe, tout à la fois objet d'un contrôle social renforcé et d'un intérêt ethnographique renouvelé. En 1876, de Rochas publie *Les Parias de France et d'Espagne (Cagots et Bohémiens)* et écrit dans l'introduction que son travail essaie de compléter celui de Francisque Michel publié en 1846, *Les races maudites de France et d'Espagne*, lequel ne parle pas des Bohémiens. Il ira en Pays basque et en Roussillon mener des observations de terrain, par ailleurs fort précieuses.

Jusqu'à la construction de la ligne de chemin de fer Arles - les Saintes-Maries-de-la-Mer, l'île, comme on nomme à l'époque cette bande de terre comprise entre les deux bras du Rhône, est particulièrement difficile d'accès. La

route n'est vraiment praticable que par temps sec : Mistral raconte comment il lui fallut, pour son plus grand plaisir, porter sur ses épaules une jeunes arlésienne, la diligence ne pouvant poursuivre sa route dans les ornières devenues boueuses suite à un orage (Mistral 1937). On vient au pèlerinage, au XIX^e siècle, principalement à pied parfois en barque et quelques fois en charrette :

"Le temps du pèlerinage venu il [l'abbé Amat, de Mus en Languedoc] emmenait ses choristes, mes grands-mères, à cheval, avec des chars à bancs. On prenait la route comme ça, et on couchait dans les greniers des mas, les jeunes filles d'un côté, l'aumônier et les garçons de l'autre" (Roth 1967: 7).

"...Il n'y avait que de mauvais chemins par lesquels on venait à pied ou en carriole : beaucoup de pèlerins prenaient la voie d'eau et arrivaient par le petit Rhône et les canaux" (Mazel 1935: 151).

S'il n'est pas évident qu'il y eut "de tous temps", comme l'écriront nombre d'auteurs, des Gitans au pèlerinage des Saintes-Maries-de-la-Mer, il est par contre certain que, depuis le début du XIX^e siècle, ceux qui vinrent en mai firent comme les autres pèlerins populaires : ils dormaient soit sous des tentes, soit dans l'église qui restait ouverte toute la nuit ; ce que confirme le curé des Saintes à Vidal de la Blache :

"Ici est la jonction du Languedoc et de la Provence. C'est surtout, me dit le curé, par des gens du Languedoc qu'est fréquenté le pèlerinage du 25 mai ; on couche dans l'église" (Tissier 1989 : 18-19).

Mme Roth, camarguaise et grande amie des Voyageurs selon les termes du chapeau de son article dans *Monde Gitan*, écrit :

" En ce temps là, l'église était vraiment la maison du Bon Dieu. Ils [les Gitans] y vivaient. Comme il n'y avait pas de caravanes comme aujourd'hui, beaucoup arrivaient par le train. Et une partie allait dormir dans l'église. Même après la guerre, j'ai vu encore des familles entières dormir dans un coin de l'église des Saintes. La maman prenait une grande couverture ; elle s'allongeait devant un autel, serrait ses enfants autour d'elle. Sur le matin, tout le monde se secouait, se frottait un peu et on était prêt" (Roth 1967: 8).

MYSTERE OU ORDRE ?

L'occupation nocturne de l'église va donner lieu à toutes sortes d'élucubrations de journalistes ou de pseudo-témoins privilégiés^v, élection d'une reine des gitans, messe noire, rituels secrets, voire sacrifices – dans les années cinquante, un prêtre a dû expulser de la crypte une équipe de "reporters" qui préparaient une mise en scène macabre^{vi}. La réalité est bien plus simple, comme l'indique Mme Roth. Un autre témoin, peintre venu en 1911 au pèlerinage à la recherche de "*types épatants*" de bohémiens pour peindre sur le motif, fait déjà état des rumeurs et de l'écart à la réalité, il note dans son carnet de voyage conservé aux archives du Musée National des Arts et Traditions Populaires :

"*Le soir* [du 24 mai 1911] à l'église salut et prédication. Foule plus recueillie. Dans la crypte quelques bohémiens couchés. Dans une description des Saintes [de Mad. Clémenceau je crois] il est dit que la crypte est abandonnée aux bohémiens qui y célèbrent leur culte et y élisent leur reine. Légende que cela. Le curé a trop souci du bon ordre de son église. Maigre et nerveux il fait lui même la police et gifle les gamins trop remuants" (Dumas 1911).

Il est fort probable que ce "souci du bon ordre", qui est toujours une préoccupation pour le clergé, ait conduit le prêtre à favoriser le maintien des "bohémiens" dans la crypte ; mais comme aujourd'hui, au moment de la descente des châsses, ils sont dans le chœur de l'église au milieu des autres pèlerins :

"Le chœur est plein d'hommes, de femmes et d'enfants qui crient. Brouhaha. Le curé fait passer des cierges. Je suis placé cette fois dans la tribune de droite. Un reliquaire en forme de main est placé sur une table. Un enfant veut le prendre, l'a fait passer à ses parents puis l'a replacé en le baisant. Des hommes gardent leurs chapeaux sur la tête. Des femmes viennent boire au puits qui se trouve au milieu de l'église. La foule est composée de gens du pays, bigotes se tenant correctement; quelques Arlésiennes en costumes ; et des romanichels (le quart environ) fort bruyants. Le cantique s'élève. Des femmes avec leurs enfants dans leurs bras sont assises sur les marches de la crypte. Le cantique domine le brouhaha. Cela fait un bruit étrange. Vivent les Saintes Maries ; le bruit d'une procession qui traverserait en chantant une halle en plein tumulte. Les cantiques progressent. Les cris : Vivent les Saintes Maries augmentent. Les cantiques sont en français.

Teints cuivrés, beaux yeux, tignasses noires, dents blanches, beaucoup des hommes en blouses. Remarqué deux trois arlésiennes en châle de cachemire. Ils lisent les cantiques dans de petits livrets vendus à la porte. Les airs me font penser à certains airs espagnols.

Malgré les cris et les rires, la manifestation bruyante de ces gens est malgré tout touchante. Je m'imagine que certains pèlerinages du moyen âge devaient être ainsi" [Dumas, op.cit.].

Dans l'entre-deux guerres, afin de préserver la dignité des cérémonies dans le chœur, l'accès des Gitans à la crypte où sont installées la châsse et la statue de Sainte Sara se fait par une porte latérale. Cet état de fait conduira certains à penser qu'il y a là une ségrégation et que l'on ne considère pas les Gitans comme des pèlerins comme les autres.

Il y a guère qu'une génération que les Gitans étaient parqués là, dans ce qui était alors un souterrain rempli d'humidité et dont les murs suintaient une eau malsaine. Ils s'y retrouvaient entre eux, à l'écart des chrétiens bien habillés, derrière des grilles fermées à clé, et ne pouvaient entrer et sortir que par une petite porte donnant directement sur la place. L'accès de l'église elle-même leur était pratiquement interdite. (Colinon 1975 : 32)

Autant que l'on sache, cet accès limité valait le temps des messes et cérémonies se tenant dans l'église ; nombre de témoignages de toutes les périodes attestent de la présence, en plus ou moins grand nombre, des gitans dans l'église. Mais quelques uns d'entre eux ne font que traverser l'église afin d'aller honorer Sara, ne se préoccupant pas trop de ce qui se passe autour d'eux ; d'où l'idée de l'accès à la crypte par la porte latérale. C'est ce dont se souvient le père Causse qui a été présent durant cinquante ans au pèlerinage et en a assumé des années durant l'animation :

" C'est-à-dire qu'ils étaient dans la crypte, mais aux messes ils ne venaient pas, aux eucharisties ils ne venaient pas, et moi je me souviens dans les débuts avec le père Barthélémy, Yoshka, on les empêchait de rentrer dans l'église au moment des offices parce que c'était un défilé continu parce qu'ils allaient pendant la messe, par exemple, ils allaient faire brûler leurs cierges, ils arrivaient, ils parlaient, vous savez ils avaient le verbe haut, ils parlaient, ils rentraient comme si ils étaient chez eux, et alors on était

en pleine célébration eucharistique et ça parlait, ça discutait, et ça allait dans la crypte faire brûler les cierges, et alors c'est là qu'on a dit et aux veillées de prière le 24 au soir aussi on leur a dit " non écoutez vous passerez par la porte de la place Lamartine, vous passerez par là mais vous ne traverserez pas l'église ; dans la journée quand il n'y a pas d'office c'est bon, mais ensuite le soir pendant la veillée et pendant les messes vous pouvez passer ... et effectivement ils allaient dans ... et ils passaient souvent la nuit, et une partie de la nuit dans la crypte parce qu'ils ne venaient pas à la veillée, la veillée ne les intéressait pas d'ailleurs, ils ne venaient pas à la veillée. "

Séparation temporaire qui a donné lieu à nombre de commentaires et qui a certainement conforté certain(e)s dans leur jugement, si l'on en croit le témoignage de Vaudoyer parlant des Languedociennes :

Il faut voir avec quel mépris elles regardent les Bohémiens, comment elles se garent d'eux quand ils passent. Elles sont persuadées (et n'ont pas tort de l'être) : elles et eux ne sont pas ici pour les mêmes Saintes, à peine pour le même Dieu. D'ailleurs (pensent-elles) cette Sara, la patronne de ces vauriens : une pas grand'chose ! Est-elle seulement béatifiée ? Et baptisée ? On n'en sait rien. On l'a admise par faiblesse, dans les parties basses de l'église. Ainsi couche-t-on un chien au pied du maître. Ce n'était qu'une diablesse, comme ceux qu'elle attire ici. (Vaudoyer 1927 : 53-54)

Tout au long du XXe siècle, se sont répétées les discussions autour de la présence des gitans, la sainteté de Sara, la foi et la place dans l'église des pèlerins venus par les " routes de Gitanie ", selon l'expression du père Barthélemy. Mais dans l'entre-deux guerre, un aristocrate, le marquis de Baroncelli-Javon, installé depuis quelques décennies aux Saintes-Maries-de-la-Mer va tout mettre en œuvre pour obtenir une reconnaissance de la présence bohémienne. Il entretient depuis longtemps des liens commerciaux voire amicaux avec certaines familles installées dans la région^{vii}. Il a par ailleurs développé un mouvement issu de la tradition provençaliste, la *Nacioun Gardiano*, avec lequel il se produit à l'image de Buffalo Bill et du " West Wild Show " qu'il a tellement apprécié au cours de la tournée française de 1905^{viii}. Il négocie, en 1935, avec l'archevêque d'Aix et Arles, l'autorisation d'une procession autonome de Sainte Sara le 24 mai, accompagnée par la *Nacioun Gardiano*^{ix}.

BOUMIANS, GITANS, TSIKANES

La simple présence de *boumians* au milieu d'un pèlerinage populaire, provençal et languedocien, est devenue, par les initiatives de Folco de Baroncelli, une procession des "Gitans" et de leur "sainte patronne". Mais le Marquis, dans son constant souci des races et origines, établissait une nette distinction entre les "Gitans", descendants des premiers occupants de Camargue et les "bohémiens", peuples nomades venus de l'Est. Le clergé provençal dont les liens avec le mouvement félibréen ont été importants (Martel 1992), a soutenu ces démarches avant guerre. Après guerre, des prêtres mettent en place " l'aide aux nomades " qui se transformera en " Aumônerie catholique des Gitans et Tsiganes " (Asséo 2000). Dans leur esprit, la distinction baroncellienne n'a pas de sens, les mots "gitan" et " tsigane " recouvrent l'ensemble des réalités des familles nomades ou "issues de nomades" comme dit l'Administration à la même période. Leur souci d'évangélisation les conduit à venir aux Saintes-Maries-de-la-Mer avec les familles qu'ils fréquentent quotidiennement, gitanes, manouches, roms ou yéniches. Le pèlerinage devient un pèlerinage national de l'ensemble des Gens du Voyage.

Une nouvelle guerre de religion ? en tout état de cause un rude combat

Le sud de la France et précisément cette zone de Camargue, frontière entre la Provence et le Languedoc a été profondément marqué par les oppositions entre Catholiques et Protestants. Toute à la fois face à Aigues-Mortes et au Sud des Cévennes camisardes, les Saintes-Maries-de-la-Mer et son église fortifiée a fait figure de bateau amiral de la foi catholique. Mais certains auteurs ont noté que pour les fêtes du mois de mai il n'était pas exceptionnel de noter la présence de protestants en habits provençaux dans l'église (Pelen XXX).

Au XIX^e siècle, après les mouvements révolutionnaires, l'Église engagea une reconquête catholique, en particulier du monde rural, n'hésitant pas à s'appuyer sur certaines traditions locales : aux Saintes-Maries-de-la-Mer, la multiplication des miracles attestés par la hiérarchie catholique et le pouvoir civil vont fortement contribuer à l'élargissement de la réputation du lieu. Les Gitans de Provence, les *Boumians*, ont certainement été sensibles à ce phénomène et se sont associés de plus en plus nombreux, mais comme les autres ruraux, aux festivités du mois de Mai. Après l'arrivée du train de Trinquetaille (Arles) aux Saintes-Maries-de-la-Mer (1892) et les efforts du marquis de Baroncelli, la présence bohémienne devient un atout au développement touristique de la Camargue ((Bordigoni 2002a). Ainsi donc, Gitans et Église ne sont pas “ hors le monde ”, et leurs histoires parallèles et communes prennent des sens différents selon les moments de l'Histoire dans ce lieu particulier de l'extrême sud de la Provence. La réalité régionale a déterminé les liens entre Gitans et Église catholique avant la seconde guerre mondiale, la suite des événements ne peut se comprendre que dans le cadre national.

La deuxième guerre mondiale a fortement déstabilisé les familles tsiganes de France et d'Europe ; des camps de détentions aux camps d'exterminations, des déplacements aux déportations, chaque famille a eu à connaître ces événements. C'est dans ce contexte d'après guerre que deux nouvelles instances religieuses vont faire leur apparition auprès des Tsiganes de France. Chacune a sa propre histoire qu'il faudrait étudier en détail, mais tel n'est pas notre propos ici. Pourtant, ce qui se passe aux Saintes-Maries-de-la-Mer dans les années '50 ne peut se comprendre si l'on ignore la fondation de “ l'aide aux nomades ” devenue “ l'aumônerie catholique des Gitans et Tsiganes ” d'un côté, le développement des Assemblées de Dieu parmi les tsiganes préfigurant l'apparition (1958) de la “ Mission évangélique tsigane ” de l'autre.

L'AUMONERIE CATHOLIQUE

Fondée par le révérend-père Fleury, rapidement rejoint par le père André Barthélemy, l'aumônerie viendra tout naturellement aux Saintes-Maries-de-la-Mer. La foi des Gitans, selon le titre d'un ouvrage collectif récemment réédité (Alquier and Alii 2001), doit être mise en valeur, trouver sa place pleine et entière dans l'Église. Mais le contexte évoqué ci-dessus infléchit le mouvement ; dès les années 51-52, alors qu'en Provence personne ne connaît le mouvement pentecôtiste, l'aumônerie témoigne de son combat contre l'expansion protestante. Le père Causse se souvient :

J'entends encore les premiers sermons de Fleury, c'était au mois de mai c'était toujours un appel à mettre en valeur la foi des gitans contre les pentecôtistes, parce que c'était les débuts du pentecôtisme, et le pentecôtisme, les pentecôtistes venaient nombreux aux Saintes, pour essayer de noyauter les

pèlerins gitans qui étaient là et Fleury est arrivé en même temps que moi en 50 ou 51, et Yoshka est arrivé un an ou deux après moi, donc, mais à ce moment le père Fleury il était, comment dirais-je, il était obsédé par l'impact des pentecôtistes sur le monde gitan dès les années 50 à tel point que le curé des Saintes : " m'enfin qu'est-ce qu'il est allé nous faire un sermon du 24 . où il n'a parlé que du pentecôtisme, que des gitans, etc. m'enfin y a pas que les gitans au pèlerinage , non " à la messe du 24, pas à la messe du 25, on lui avait demandé de prêcher à la messe d'ouverture du pèlerinage,, il n'a parlé que de ça ... Fleury, il a fait tout le sermon que là-dessus, une mise en garde contre les pentecôtistes alors qu'à cette messe là, la messe d'ouverture du pèlerinage il y avait très peu de gitans ils venaient pas tellement à la messe, le reste c'était des pèlerins, qu'est-ce qu'ils en avaient à cirer des baptêmes pentecôtistes, non ? (rires) hein !

L'arrivée de l'aumônerie posa sur la place publique l'existence du mouvement évangélique d'obédience protestante, mais s'accompagna de la venue, avec ces prêtres du Nord de la France de familles de Roms et de Manouches qui jusque là ne venaient pas, ou qu'exceptionnellement aux Saintes-Maries-de-la-Mer. L'affirmation d'une unité tsigane, très forte chez les pentecôtistes^x, est également reprise au sein du mouvement catholique, non sans mal. Walter Starkie est présent aux Saintes dans ces années-là, il y rencontre le R.P. Fleury et il est le témoin d'un appel à l'unité dont on verra par la suite, dans le témoignage du père Causse, qu'elle n'est toujours pas de mise dans les années '70 :

Au retour de la procession dans la crypte, Titi [" le roi des Gitans de Camargue "] en présence du " Curé-doyen " fit un discours aux Gitans rassemblés dans lequel il appelait à l'unité de tous les Romanichels du monde, au-delà des différences de nationalités et des sectes religieuses. (.../...) " ...Nous voulons que vous, Manouches du Nord [foreign *Manouches*], vous réalisiez combien nous Gitans du Sud de la France désirons votre présence ici ; nous sentons que ce n'est que par la continuelle co-opération des Tsiganes éloignés [foreign Tsiganes] avec nos Romanichels que la cause Gitane dans le monde peut progresser [flourish]^{xi}. (Starkie 1954 :26)

Il faut donc se rendre compte qu'à l'époque, l'aumônerie - outre sa mission évangélisatrice et de " purification de la foi " selon l'expression du père Causse - mène un véritable combat face à l'expansionnisme pentecôtiste ; en 1961, Maurice Colinon dans un chapitre intitulé " Faux miracles parmi les roulottes " écrit :

L'offensive sectaire dans le monde tsigane est menée tambour battant, depuis une dizaine d'années, par les *Assemblées de Dieu* pentecôtistes qui ont envoyé parmi eux plusieurs " missionnaires " de choc ; les pasteurs Le Cossec et Nédelec dirigent ce commando. (Colinon 1961 : 111)

UN PELERINAGE NATIONAL, DONC DE NOUVEAUX VENUS

La dimension régionale du pèlerinage, son appropriation tout à la fois par le mouvement de la *Nacioun Gardiano* et les Gitans proches de Baroncelli demeure une réalité dans ces années d'après guerre. Nombreux sont ceux qui regrettent la nouvelle expansion nationale, souvent au nom de la tradition, dont nous avons vu qu'elle ne date que de quelques décennies. Les incidents entre les divers groupes tsiganes, mais aussi les échanges à fleuret moucheté entre membres du clergé, ont émaillé les années qui suivent. L'anecdote suivante en donne un exemple :

Quelques uns sont venus, je dirais la majorité des gitans étaient des gitans qui étaient déjà sur le bassin méditerranéen, notamment de la région, d'Avignon, Montpellier, Nîmes, Perpignan, Carcassonne, et puis sont venus - et c'est là on a quand même eu du mal à faire accepter par les gitans-gitans - les manouches et les roms venus avec les aumôniers du Nord, dont le père Barthélémy, qui est arrivé lui avec les gitans de Paris, les tziganes de Paris, les roms, alors les gitans disaient " on a rien à faire avec eux, ils n'ont qu'à aller ..., c'est pas leur pèlerinage, c'est le nôtre, c'est celui des Gitans et pas des Tziganes ", et dans une procession, ça c'est dans les années '70 les Doerr, les musiciens, la famille de Coucou, venaient aux Saintes mais ils ne jouaient pas, ils allaient jouer dans les cafés mais ils ne jouaient pas à l'église, bon, et une année ils m'ont demandé, les Doerr, de jouer à la procession. Je leur ai dit oui et alors le 25 mai, ils ont pris la procession à la sortie de l'église, et ils se sont mis à jouer, et le père Fleury était là, l'ancien aumônier national, il les a encouragé et à la sortie il y avait un Patrac qui arrivait de Clermont-Ferrand, Patrac qui était alors un Gitan, lui, il était toujours là, il avait sa boucle à l'oreille, bien sapé et tout, bien habillé, une magnifique canne avec un pommeau d'argent, il était là devant les Saintes, il plastronnait tant qu'il pouvait, alors quand il les a vu arriver : " allez, dehors, dehors, dehors ", je lui ai dit " écoutez, c'est pas vous -moi j'étais en aube à ce moment là, j'organisai le départ de la procession, et je lui dit - écoutez, vous n'êtes pas patron du pèlerinage ", " si, si, ici c'est les Gitans, eux c'est pas des Gitans c'est des manouches, eux ils ont qu'à aller jouer à Lourdes, ils n'ont pas à venir jouer ici " j'ai dit " ils joueront ici " alors il a levé sa canne et il a dit : " si vous les laissez là, je vous casse la tête ", alors je l'ai arrêté et je lui dit " bon écoutez - et comme la bagarre commençait, au moins en parole, à dégénérer entre les gitans-gitans et les manouches, les Doerr, les Doerr m'ont dit " qu'est-ce qu'on fait mon père ? ", " partez ", alors ils sont partis et eux ils étaient tous fiers, j'ai dit au père Fleury " ils faut les rattraper. Et nous faisons la procession sans eux, mais quand la procession rentrera, dans l'église c'est pas les Gitans qui sont patrons, alors vous les ferez rentrer devant la statue des Saintes, avec les violons " ; le père Fleury m'a dit " bon, je m'en occupe ", nous avons continué la procession et quand la procession était de retour, alors les Doerr, le père Fleury leur a expliqué, eux ils ont très bien compris, eux les Doerr, que ils fallait pas qu'ils insistent pour rester là, " bon puisque vous nous le demandez, le père Causse le demande on sera là ", effectivement quand la procession est arrivée, ils étaient à la porte de l'église, les gardians ont levé leurs tridents pour faire passer les Saintes, et comme le Patrac en question ne rentrait jamais dans l'église, il prenait la procession à la sortie et il la laissait quand la procession rentrait dans l'église, alors à ce moment-là je me trouvais là et les Doerr se préparaient à jouer, et alors là il ... " ils sont encore là ! ", " dis Patrac, vous, vous ne venez pas dans l'église, c'est votre droit, mais là maintenant l'église est à tout le monde, aussi bien aux manouches, qu'aux gitans, qu'à nous, alors ils vont rentrer avec nous, alors ont joué ils sont rentrés et Patrac est reparti mais ça c'est des anecdotes mais ça vous en dit long sur le climat qu'il y avait ... mais le Patrac est mort depuis longtemps vous comprenez, et puis les choses se sont arrangées, mais c'est pour vous dire que dans les débuts ils appelaient les blonds, " ces blonds qui viennent du Nord " les tsi..., les roms de Paris, et Yoshka avait amené avec eux, avec lui en pèlerinage qui étaient d'ailleurs jamais venus au pèlerinage des Saintes, il y avait bien quelques tziganes qui étaient venus mais là ils sont venus quand même d'une manière assez massive, les roms ; et les manouches de Lyon sont arrivés avec le père Irénée, quelques unités venaient peut-être,

autrefois, mais ils sont venus d'une manière massive, et c'est là dans les rues, les rues où ils y avaient les manouches il y avait pas les gitans, les rues où campaient les gitans il y avait pas les roms, et ils se regardaient en chien de faïence tous, donc on a réussi à créer un certain climat de tolérance, d'une ethnie vis-à-vis de l'autre, ça je vous dis ça en quelques mots mais c'est des années de, de ... où on a insisté " il faut s'accueillir les uns les autres, il faut pas ... nous avons tous la même foi, nous avons la même croyance alors pourquoi ... ? (rires) (entretien avec le père Causse).

En 1960, un article de Louis Doucet rend compte de la présence de ces nouveaux venus en Provence ; il intitule son article " Une fois par an des bourgeois de Paris redeviennent, aux Saintes, LES FILS DU VENT ". Abondamment illustré, l'article insiste sur la double appartenance, et toutes les légendes des photographies insistent : " A la fête annuelle des Gitans, aux Saintes-Maries-de-la-Mer, Cerani le boucher de Vaugirard, portait le drapeau du pèlerinage sa race. Mais il campe comme un "congé payé". Ce fils du vent, demeure fidèle aux grandes traditions de... ", " La petite dactylo Sarah Peter est une manouche rangée. Mais au mois de mai elle s'en va retrouver les siens en Camargue ", " M. Vidal, industriel lyonnais, redevient "Pastèque" aux Saintes ", " Reilles de Caly est visiteur médical. Ses clients ne le reconnaîtraient pas ", " Henri Paulet, beau-frère du guitariste Cerani, travaille à la bourse où il opère des transactions pour le compte de clients qui lui passent des ordres. Ce qui ne l'empêche pas, une fois l'an, de fréquenter ses frères Gitans, à la fête de la fidélité " (Doucet 1960).

Ce n'est sûrement pas le moindre des paradoxes que dans ce lieu d'expression de la foi catholique se retrouvent, au cours de la seconde moitié du XXe siècle, les diverses composantes du " peuple tsigane ", alors même que les différences de situations économiques et religieuses, de " mode d'insertion " à la société environnante, ou si l'on préfère de rapport au " monde des Gadjé " apparaissent au grand jour. C'est probablement ainsi que s'exprime la présence collective des " Gens du Voyage ", leur présence " politique " si l'on retient l'idée de Bakhtine selon laquelle toute fête, publique ou privée, a aussi un sens politique (cf. (Corbin, Gêrôme, and Tartakowsky 1994), (Bordigoni 2002b)). Si tel est bien le cas, la présence de " pentecôtistes " - des " alleluia " disent les catholiques – ne relèvent pas du souci de provocation ou de prosélytisme mais bien plutôt de l' " être ensemble ", de la possibilité de se retrouver, pour ceux qui, tous différents, sont appelés collectivement " tsiganes " ou " gens du Voyage ". Ceci n'exclut pas le fait que pour certains " baptisés " ou " chrétiens " comme ils se nomment, il y ait un refus réaffirmé de " l'idolâtrie " que seraient à leurs yeux les hommages à Sara ; pour d'autres au contraire un " pari pascalien " qui fait dire à certains connaisseurs que " deux parapluies valent mieux qu'un " ou pour d'autres encore que tout cela n'a guère d'importance car " le Devel sait ".

Si, de nos jours, l'enjeu de l'évangélisation et le phénomène pentecôtiste, demeurent un sujet de préoccupation, les termes ont changé, ainsi qu'en témoignent ces paroles du père Thierry-François, actuel curé des Saintes-Maries-de-la-Mer et aumônier diocésain des Gitans :

Bon, le grand problème actuel, malheureusement c'est la scission, la scission avec les pentecôtistes, moi je peux dire aussi pour moi c'est une souffrance, vraiment une souffrance parce qu'on sent que pour eux ça reste au bout de 5, 10, 15, 20, 30 ans une grande souffrance, dans les familles, cette séparation, ça a abîmé, ça a cassé, des familles. C'est une chose qu'on découvre, c'est qu'il y a un milieu très solidaire chez les gitans, entre familles, c'est la première unité qui est très forte, et j'ai souvenir de ce gitan qui témoignait, il disait : " mon père s'est converti aux pentecôtistes vers les

années 50 et pendant des années ça a été la guerre entre mon père et ma mère, et puis il y a 4 ans, ma mère a fini par passer chez eux aussi ”, et lui, le fils qui avait une quarantaine d’année, et lui, le fils il s’était ancré dans l’église catholique par l’intermédiaire d’une communauté nouvelle mais alors on sentait que ça avait été vraiment très dur, très dur, pour son père, et sa mère, et finalement ce basculement, voilà, c’est vraiment une souffrance.

C’est dans le cadre de cette “ scission ” que le travail de l’Aumônerie s’est déroulé depuis cinquante ans ; aux Saintes même, son action a pris de nouvelles formes puisque des points d’aumônerie sont installés au milieu des caravanes dans les divers espaces réservés aux Voyageurs, des veillées sont organisées durant toute la semaine qui précède le 24 mai :

ça fait quand même maintenant 50 ans que je vais aux Saintes, alors j’ai vu la progression du pèlerinage, ou dans certains domaines la progression du pèlerinage, ou la régression dans d’autres domaines parce que je dirais au niveau de la purification de la foi, même chez les voyageurs, l’aumônerie a fait un travail extraordinaire, parce que évidemment il y a tous les degrés hein, comme dans toute population il y a tous les degrés de la croyance et de la foi, hein, bon mais enfin on a quand même maintenant des familles de voyageurs qui sont profondément chrétiens, qui ont mûris dans la foi et qui ont mûris la foi, ceux là il y a pas de problème mais à côté de ceux là vous avez ceux qui ont une foi un peu superstitieuse encore, on peut pas les empêcher... il faut laisser chacun marcher à son rythme, etc. (Père Causse)

Toujours Sara

Nous avons rappelé que la procession de Sara à la mer ne date que de 1935 grâce à l’autorisation de l’archevêque d’Aix et Arles, obtenue par le marquis de Baroncelli-Javon. Pour autant, le clergé n’a pas fait sienne cette procession. En effet, la sainteté de Sara n’est pas attestée et demeure une source de vives discussions^{xiii}. Un article paru dans *Monde gitan* rappelle comment cette situation se traduit :

Cette procession peu orthodoxe, si elle mit les Gitans en valeur, pour la satisfaction des touristes, eut également pour résultat de les situer à part des cérémonies religieuses officielles. L’Aumônerie nationale para à cette situation en introduisant dans la procession la statue de “ Notre-Dame des Gitans ”, bénie par l’évêque de Lourdes en 1958 et couronnée par le pape Paul VI en 1965, que la plupart des Gitans catholiques considèrent comme leur véritable patronne. Depuis cette initiative, Mgr Collin put participer, avec les aumôniers nationaux, à ce culte qui ne s’adressait plus exclusivement à Sara, toujours officiellement tenue en suspicion (Courrier 1979 : 6)

Ce résumé ne rend pas compte (tout à fait) exactement de la temporalité des faits. Le père Causse se souvient que, jusqu’en 1958, seul allait dans la procession de Sara, le curé des Saintes ou le vicaire général : “ *autrefois, il n’y avait que le curé de la paroisse ou le vicaire général qui y allait en soutane noire mais ... très discrètement* ”, l’arrivée de Notre-Dame des Gitans va permettre aux aumôniers nationaux de s’inscrire dans la procession en 1958 (“ *Yoshka y avait vu là une occasion de donner un contenu un peu plus religieux disons à cette procession qui lui tapait sur le système ...* ”). Mais il ne faut oublier que tout se passe aux Saintes-Maries-de-la-Mer dans un contexte fortement marqué par les efforts régionalistes du marquis de Baroncelli-Javon, mort

pendant la guerre, mais dont le flambeau a été repris par son gendre Aubanel qui qualifiait Yoshka, le père Barthélémy de “ mon meilleur ennemi ”¹. Ainsi cette même année 1958 voit la statue de Sara se couvrir d’un diadème [Le Provençal, 26 mai 1958]. Les symboles se répondent : l’Église en introduisant la Vierge dans la procession relègue au second rang Sara. Pour la tradition catholique, Sara est une servante venue avec les Saintes femmes. Mais Folco de Baroncelli-Javon en a établie une autre : Sara est la fille d’un roi des premiers occupants de la Camargue, les ancêtres des Gitans, et elle accueille sur la plage les premiers chrétiens arrivés de Palestine^{xiii}. Le diadème la rétablit dans son rang princier et de première chrétienne d’Europe. Mais la véritable “ consécration ” publique de Sara a eu lieu quelques années plus tard. Je préfère laisser la parole au Père Causse qui m’a rapporté les événements :

Yoshka voulait donc supprimer la procession... et moi j’étais, sur le principe, d’accord avec lui mais sur le fond c’était pas possible c’est pour ça qu’on s’est arrêté à ce chemin de croix enfin ces trois stations, et Aubanel [gendre de Baroncelli et capitaine de la Nacioun Gardiano] qui était à la réunion était contre mais enfin il avait fini par se rendre : le vicaire général avait dit qu’il fallait : “ bon on le fera ” ;..... Mais les gitans disaient “ on va supprimer la procession ”, la ville était en révolution, alors moi je me vois avec le bigophone aller devant la place de la mairie où il y avait tous les gitans paniqués pour leur dire “ ne vous inquiétez pas, la procession aura lieu, on aura une belle procession alors ne vous énervez pas, ne vous excitez pas ” enfin bref j’essayais de calmer le jeu et j’ai fait le tour entre midi et demi et deux heures de toutes ces places où il y avait des gitans pour leur dire ça. À cette époque les prêtres n’allaient pas à la procession de Sara sauf les aumôniers qui y allaient toujours en noir, en soutane noire. Alors on a dit (les prêtres) il faut quand même y mettre le paquet ! alors Mgr de Provençères est venu, Mgr Collin l’évêque chargé des gitans est venu, et tous les aumôniers et moi qui n’allais jamais à la procession de Sara, c’est moi qui animais les stations du chemins de croix, et Yoshka était là bien sûr et alors on était 20-25 prêtres en aube plus les deux évêques, alors le cortège s’est mis en branle, jamais il y avait eu tant d’honneur à la procession de Sara, la première année où vraiment c’était spectaculaire !

Alors on s’arrête à la première station, je monte sur le petit podium, j’avais le bigophone là et je commence une courte allocution pour bien marquer et à ce moment là Aubanel était en tête avec les gardians, et Sara était à côté de nous alors quand on a commencé Aubanel s’est écrié : “ eh on s’arrête pas, arrivez, suivez ” et alors les gitans ont suivi... moi j’avais commencé à parler mais la procession a continué à partir et je me suis retrouvé à faire les commentaires rien qu’avec les prêtres ! non mais ! alors on a rattrapé la procession et j’ai dit “ on s’arrête plus hein c’est pas la peine ” là c’est Aubanel qui avait , ... il était contre je le savais qu’il était contre au départ on avait décidé ça il fallait pas transformer Sara en un chemin de croix ça c’est 66 et depuis les prêtres y vont...

¹ Témoignage du Père Causse (2001)

Le résultat concret est exactement inverse de celui attendu par les prêtres : pour rassurer les gitans, le père Causse - délégué du diocèse depuis les années '50 - annonce la participation de tout le clergé, archevêque en tête, à ce qui devait être un chemin de croix et qui sera en fait une procession à la mer et depuis cette année là, c'est tout l'*establishment*, clergé, élus, officiels qui suivent Sara en compagnie des Voyageurs. Ces derniers ont obtenu, sans l'avoir officiellement et collectivement revendiqué une reconnaissance de fait de leur pèlerinage et de leur Sainte.

Conclusion à venir

Le développement du "pèlerinage des Gitans" peut être vu comme le résumé même de l'histoire des Tsiganes dans la société française : une présence qui s'affirme publiquement au fur et à mesure des années, sans que personne n'ait jamais décidé de la forme qu'elle prendrait. Cette présence n'a été, au début du XX^e siècle, que celle des *boumians* de Provence, pour se transformer dans la manifestation publique de "toutes les tribus", Gitanos, Roms, Manouches et finalement tous les Voyageurs. Ce souci d'une unité apparaît plus, au début, comme le souci de Gadjé, chrétiens, catholiques ou évangélistes, et dès les années '50 les Saintes-Maries-de-la-Mer sont le lieu où publiquement, par la prise de parole du R.P. Fleury, les tensions entre les uns et les autres apparaissent au grand jour. La dévotion à Sara, la sainteté de Sara deviennent pour les uns et autres sujet de discorde, alors que les manifestations de l'attachement des familles à leur sainte ne cesse de trouver des formes renouvelées d'expression.

Depuis quelques années, la manifestation publique de la présence gitane a pris une tournure plus officielle, des associations se sont créées soit localement soit au niveau national. Dans ce dernier cadre, la discorde religieuse retrouve sa place, ou peut-être pourrait-on dire que c'est la manière d'envisager la manière d'affirmer cette présence tsigane sur la place publique qui se retrouve actualisée dans la création de deux grandes fédérations, l'une proche de l'Église - l'association nationale catholique des Gens du Voyage -, l'autre proche de la Mission évangélique tsigane - l'association nationale et internationale des Tsiganes.

L'urgence créée par les propositions de la loi sur la sécurité intérieure, en 2002, a permis l'émergence d'une coordination nationale des gens du Voyage, au sein de laquelle tous se sont retrouvés, mais au moment de savoir comment manifester publiquement, avec ou sans les Gadjé et lesquels, de vives discussions ont eu lieu. Et, au mois de janvier 2003, ce sont bien deux manifestations publiques des voyageurs qui eurent lieu. La première, le 11 janvier avec les organisations des droits de l'homme et autres, et la seconde, le 27 à l'appel des seules organisations de voyageurs. Mais que ce soit aux Saintes-Maries-de-la-Mer ou au cours de ces deux manifestations, nombreux furent les voyageurs, catholiques ou évangélistes, qui firent le choix d'être ensemble.

Bibliographie des ouvrages cités

- Alquier, Régis and Alii. 2001. *La Foi des Gitans*. s.l.: Claire-vision éditions.
- Asséo, Henriette. 2000. "La ciesa cattolica e gli Zingari in Francia." p. 25-43 in *La ciesa cattolica e gli Zingari*, edited by M. Karpati and B. Nicolini. Rome: Anicia.
- Bégot, Danielle. 1976. "La Camargue dans la première moitié du XIX^e siècle. Essai d'étude sociale." Thèse de 3^e cycle Thesis, Histoire, Université de Provence, Aix-en-Provence.
- Bordigoni, Marc. 2000. "Gitane : la fin de l'écran de fumée ?" p. 189-201 in *Femmes entre ombre et lumière. Recherches sur la visibilité sociale (XVI^e-XX^e siècles)*, edited by G. Dermenjian, J. Guilhamou, and M. Lapied. Paris: Publisud.
- . 2002a. "Le "pèlerinage des Gitans", entre foi, tradition et tourisme." *Ethnologie française* XXXII:489-501.
- . 2002b. "Pourquoi un pèlerinage local, languedocien et provençal, est-il devenu, pour le grand public la " fête des Gitans " ?" in *Fêtes et festivités en Méditerranée, XV^e-XX^e siècles*, edited by ... en. cours).
- Montpellier: Michel, Henry.
- Carrière, Marcel. 1979. *Les Saintes et les Sainctois au XIX^e siècle*. Saintes-Maries-de-la-Mer, édition ?.
- Colinon, Maurice. 1961. *Notre Dame des roulottes. "Mon frère le gitan"*. Paris: Editions Fleurus.
- . 1975. *Les Saintes Maries de-la-Mer ou les pèlerins du clair de lune*. Paris: Editions S.O.S.
- Corbin, Alain, Noëlle Gêrôme, and Danielle Tartakowsky. 1994. *Les usages politiques des fêtes aux XIX^e-XX^e siècles*. Paris: Publications de la Sorbonne.
- Courrier, François. 1979. "Le mystère de Sara-la-Kali." *Monde gitan* 49:4-6.
- Delage, André. 1956. "Les Saintes Maries de la Mer. Des origines de la tradition des Saintes à nos jours." *Etudes tsiganes*:2-36.
- Doucet, Louis. 1960. "Une fois par an, des bourgeois de Paris, redeviennent, aux Saintes, Les Fils du Vent." *Noir et Blanc*:n.p.
- Dumas, Gaetan. 1911. "Saintes Maries 23 mai - 10 juin 1911." manuscrit carnet de voyage Thesis.
- Gangneux, Gérard. 1988. *Les Saintes-Maries-de-la-Mer de 1675 à 1792. (Etude socio-démographique)*. Nîmes: Lacour/ Eruditae indagationes.
- Lamoureux, Chanoine. 1897. *Les Saintes-Maries-de-la-Mer*. Nîmes: Imprimerie typographique Lafare Frères.
- . 1909. *Les Saintes-Maries de Provence, leur vie et leur culte*. Marseille: Moulot et fils aîné imprimeurs.
- Martel, Philippe. 1992. "Le Félibrige." p. 567-611 in *Les Lieux de mémoire*, vol. 3/2, edited by P. Nora. Paris: Gallimard.
- Mazel, A. 1935. *Notes sur la Camargue et les Saintes-Maries-de-la-Mer*. Vaison la Romaine: Société de la Bonne Presse du Midi.
- Mistral, Frédéric. 1937. *Mes origines. Mémoires et récits*. Paris: Librairie Plon.
- Roth, Mme. 1967. "Souvenirs d'autrefois." *Monde Gitan*:7-9.
- Starkie, Walter. 1954. "The Gypsy Pilgrimage to Saint Sara." *Journal of The Gypsy Lore Society* XXXIII Parts 1-2:14-28.
- Tissier, Jean-Louis. 1989. "Une journée en Camargue avec P. Vidal de la Blache." *Espace rural*:11-21.
- Vaudoyer, Jean-Louis. 1927. *Les Saintes-Maries-de-la-Mer*. Paris: Editions Emile-Paul Frères.
- Vaux de Foletier, François de. 1981. *Les bohémiens en France au 19^e siècle*. Paris: J.C. Lattès.
- Villeneuve, M. le Comte de. 1924. *Statistique du département des Bouches du Rhône, avec atlas*, vol. II. Marseille: Antoine Ricard.
- Williams, Patrick. 1982. "The Invisibility Of The Kalderash Of Paris : Some Aspects Of The Economic Activity And Settlement Patterns Of The Kalderash Rom Of The Paris Suburbs." *Urban Anthropology* 11:315-347.
- . 1987. "Les couleurs de l'invisible : Tsiganes dans la banlieue parisienne." p. 53-72 in *Chemins de la ville. Enquêtes ethnologiques*, J. Gurwith et C. Pétonnet (dir.). Paris: Editions du CTHS.

ⁱ "oui la statue, je ne sais pas de quelle époque elle est, la statue, moi je l'ai toujours vue, une fois même elle a été décapitée, accidentellement et puis on en a refait une autre, enfin je veux dire il y a toujours eu des messes, moi j'ai connu Mgr Chave, le vicaire général d'Aix qui disait le 24 mai au matin une messe pour les voyageurs dans la crypte, moi j'ai connu cette époque là dans les années 50, 52-53, c'était encore avant l'arrivée massive des voyageurs ..." (Père Causse)

ⁱⁱ À propos de cette notion de visibilité et des Tsiganes voir Bordigoni, Marc. 2000. "Gitane : la fin de l'écran de fumée ?" Pp. 189-201 in *Femmes entre ombre et lumière. Recherches sur la visibilité sociale (XVI^e-XX^e siècles)*, edited by G. Dermenjian, J. Guilhamou, and M. Lapied. Paris: Publisud.

Williams, Patrick. 1982. "The Invisibility Of The Kalderash Of Paris : Some Aspects Of The Economic Activity And Settlement Patterns Of The Kalderash Rom Of The Paris Suburbs." *Urban Anthropology* 11:315-347.

—. 1987. "Les couleurs de l'invisible : Tsiganes dans la banlieue parisienne." Pp. 53-72 in *Chemins de la ville. Enquêtes ethnologiques*, edited by J. Gurwith and C. Pétonnet. Paris: Editions du CTHS..

ⁱⁱⁱ Un tableau d'Émile Loubon conservé au Museon Arlaten intitulé "Vue prise dans la Camargue" représente un campement de glaneuses sous le tubaneau [reproduit dans la thèse de D. Bégot 1976].

^{iv} qualificatif donné par Danielle Bégot Bégot, Danielle. 1976. "La Camargue dans la première moitié du XIXème siècle. Essai d'étude sociale." Thèse de 3ème cycle Thesis, Histoire, Université de Provence, Aix en Provence.

^v "On raconte des "histoires" troublantes sur les prétendues cérémonies qui se déroulent la nuit dans la crypte.

Nous y avons vu des hommes qui discutaient entre eux, tout en fumant. Quelques uns, étendus dans un coin, - très peu nombreux d'ailleurs, car le sol est humide, et parfois même recouvert entièrement d'eau, dormaient.

Les femmes soignaient leurs enfants, tandis que d'autres, les yeux emplis de larmes, contemplaient Sara.

La scène donnait l'impression d'une veillée au cours de laquelle chacun raconte quelque chose "pour tuer le temps", mais nous n'avons rien vu qui puisse passer pour mystérieux.

Ceux des Gitans avec lesquels nous sommes particulièrement en amitié nous ont dit que cette "veillée" pouvait être comparée à celle qui s'effectue à l'étage supérieur. Au lieu de passer la nuit, comme les pèlerins, auprès des reliques des saintes, ils la passent, à leur manière, auprès de Sara." Delage, André. 1956. "Les Saintes Maries de la Mer. Des origines de la tradition des Saintes à nos jours." *Etudes tsiganes*:2-36. .

^{vi} Entretien avec le Père Causse : " Mais si je vous disais, si je vous disais dans les années 50, c'était le 22 deux trois jours avant le pèlerinage on vient frapper au presbytère et on vient nous dire " eh dites pères venez vite dans la crypte il se passe des choses ah des choses qui sont pas catholiques, faut venir voir, alors le curé me dit " allez voir ", il y avait dans la crypte un gitan, il y avait une table, il y avait une fille gitane euh vêtue ce qu'il fallait pour la décence mais toute décolletée et puis le père avait un couteau à la main au-dessus de la fille, c'était une revue française je ne sais pas laquelle, de cette époque là, qui préparait un article sur les sacrifices humains aux Saintes-Maries-de-la-Mer, par les gitans ; hein et on avait graisser la patte aux gitans pour cette démonstration et alors, moi ça je vous parle parce que je l'ai vu, je vous le dirais pas si je l'avais pas vu , alors je lui dit " qu'est-ce que vous faites là ? " alors le gitan lui il était un peu embêté, que que ... – on était en soutane à l'époque – que le prêtre... ils avaient fait ça entre midi et une heure où il y avait pas tellement de grande foule à ce moment là d'abord je vous dis c'était deux trois jours avant l'arrivée de tous les pèlerins, et le gitan était un peu gêné, je lui dis " écoute, tu .. " je téléphone à la gendarmerie, aussitôt les gendarmes sont arrivés, et on a, on n'a pas coffré le type, mais on lui a fait rentrer tout son équipement, son appareil de photo(s) ? et tout et on en est resté là mais il préparait un article, " sacrifice humain chez les gitans " ; on a dit n'importe quoi sur ce qui se passait dans cette crypte, la nuit du 24 au 25 mai ; mystérieux, mystérieux, alors mystérieux parce qu'on sait pas ce qui se passe c'est mystérieux, (rires) " [2001].

^{vii} Pourtant les vieux saintois soupirent : "Le pèlerinage n'est plus ce qu'il était. Ce ne sont plus de vrais Gitans." Les "vrais" Gitans, à leurs yeux, c'étaient les Caragues, les Boumians, maquignons pour la plupart, que l'on connaissait et qui avaient pignon sur rue dans la région ; les Maille, les Lombard, les Matthieu, les Baptiste, les Rey qui venaient chaque année en voisins et que la marquis de Baroncelli ne dédaignait pas de recevoir à sa table. Colinon, Maurice. 1975. *Les Saintes Maries de-la-Mer ou les pèlerins du clair de lune*. Paris: Editions S.O.S.

^{viii} à propos de l'implication de Folco de Baroncelli dans le développement touristique des Saintes-Maries-de-la-Mer, de la place des "bohémiens" dans l'attrait touristique voir Bordigoni, Marc. 2002a. "Le "pèlerinage des Gitans", entre foi, tradition et tourisme." *Ethnologie française* XXXII:489-501.

^{ix} Le père Causse : " Alors Baroncelli il recevait les gitans à sa table, parce qu'il faisait le commerce des chevaux, lui il vendait ses camargues, les gitans lui achetaient des chevaux, enfin bref, il avait de bonnes relations surtout avec les gitans de la région de Saint-Gilles et il avait du mal à supporter que les gitans avaient pas leur place dans le pèlerinage ils avaient pas une place officielle c'est comme ça qu'il a fait la demande à l'archevêque d'Aix d'avoir la procession du 24 pour Sara, mais au fond c'était pour honorer les gitans mais aussi, hein, comme il était poète, hein, ça va nous rappeler l'arrivée des Saintes, alors à la fois il honorait les gitans il honorait la Camargue, parce que il y avait tous les gardians, parce que autrefois les gardians n'avaient pas la procession, c'est Baroncelli qui a fait rentrer... quand vous regardez les vieilles cartes postales, les premières photos où vous voyez les processions y a pas de gardians, y pas de chevaux, c'est Baroncelli qui progressivement a fait rentrer les ... ".

^x Voir à ce propos la revue *Vie et Lumière* et [Le Cossec, 1991 #184]

^{xi} Traduit par mes soins.

^{xii} " Quelle est la position actuelle de l'Église à l'égard du culte de Sara ? Nous avons posé la question à Mgr de Provençères, archevêque d'Aix. Voici ce qu'il a bien voulu nous répondre :

“ Le culte de sainte Sara est un culte immémorial ; c’est pourquoi je le maintiens sous sa forme traditionnelle. Comme pour beaucoup de saints, il n’est pas possible de donner de précisions vraiment historiques sur le personnage de sainte Sara. Mais c’est aux historiens, et non à l’évêque d’approfondir ce problème. ” Courrier, François. 1979. "Le mystère de Sara-la-Kali." *Monde gitan* 49:4-6.

^{xiii} " Dans la crypte de l’église on voit la statue de Sainte Sara, son autel, ses reliques ; les Bohémiens l’honorent comme leur patronne, spécialement le 24 mai. D’après eux elle était des leurs, originaire de la région, la première convertie par les Saintes et leur servante." *Manuel des pèlerinages des Saintes Maries de la Mer ; notice, cantiques, offices, neuvaine*, 1938, Vaison [Vaucluse], Imprimerie Bonne presse du Midi.